

KAREN TRASK

La chambre des dames

Karen Trask nous livre une œuvre poétique et sculpturale d'une grande intériorité.
L'art au féminin?

Marie Lachance

Il n'y a rien de plus horripilant que ceux qui affublent systématiquement l'œuvre des femmes artistes de commentaires gnan-gnan et égratignants du genre «une douceur et une sensibilité typiquement féminines». Cette tendance abusive à engoncer, ce regard un peu phallocratique posé sur l'art des femmes, finit, à la longue, par nous

faire tenir sur la corde raide quand, de fait, on est vraiment en présence d'une œuvre empreinte d'une grande intériorité, liée ou pas à une quelconque féminité. On hésite à fouler le sol des belles et grandes réflexions, de peur de se coincer la patte dans le piège du cliché bon marché d'un éternel féminin.

Tant pis si je me retrouve sur le banc des accusés, mais l'installation que propose **Karen Trask** chez Engramme me conduit

un peu à ce niveau de lecture. Je crois qu'on est à mille lieues d'une œuvre spécifiquement féminine, mais inutile de faire fi de l'imparable douceur et du caractère intimiste qui s'en dégage. Il est clair que l'œuvre, présentant un grand poème composé de lettres en papier fait main disposées au sol, auquel se greffent des éléments sculpturaux (du reste présentée l'an dernier au Festival International de la Poésie de

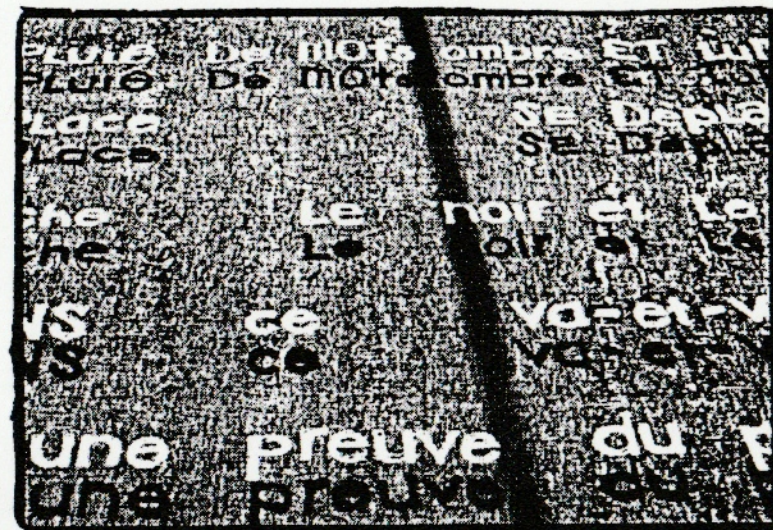
lyrisme se lit davantage dans la passion évidente de l'artiste pour la nature profonde des choses et des êtres. L'ensemble foisonne en oppositions diverses, en conjonctions d'éléments naturels et d'indices liés à l'anatomie, à la vie humaine, dans un flot de détails subtils et d'innombrables nuances. Usant essentiellement du bois, du papier et du verre, Karen Trask visite ici les couloirs de la vie qui passe, en s'offrant une pause marquée à la case «temps», question de saisir plus à fond cette réalité universelle, sans jamais imposer des moralités réchauffées et prêtes-à-servir. Que ce soit le gros plan de l'artiste imprimé sur une plaque de verre couchée sur un support de bois, avec cette parenté entre les rides de la femme et les couches successives de l'arbre, ou encore les effets de la lumière naturelle mouvante sur les lettres surélevées, créant ainsi des jeux d'ombrage variés, tout commande l'arrêt, la prise de conscience, dans une simplicité et une finesse propres à l'artiste. Si la délicatesse dans le façonnement de certains matériaux, si le choix des teintes claires et limpides de quelques autres confirment au premier abord un certain attrait pour le beau et l'agréable, il n'en

demeure pas moins que l'idée du désespoir, celle de la souffrance se manifestent également, comme en témoignent certaines composantes de l'installation. Car, comme elle semble vouloir le souligner, le temps qui passe charrie aussi son lot de dualités et de contrastes, de moments de grand bonheur et de grande tristesse.

Karen Trask, telle une poétesse, une chamane celtique, transfigure le palpable en le reliant, par une passerelle de mots et d'images, d'ombres et de lumières, à une réalité plus intérieure. Et si cette douce sensibilité est nécessairement liée à son état féminin, eh bien tant mieux!■

Jusqu'au 27 septembre
Chez Engramme
Voir calendrier Arts visuels

Voilà, Québec sept. 1996



Usant essentiellement du bois, du papier et du verre, Karen Trask visite ici les couloirs de la vie qui passe.

Trois-Rivières), accorde une première place au langage poétique. Mais son véritable